

1 Extraits

- ▷ Descartes, *Réponses aux Seondes Objections, Abrégé géométrique*, Clas. Garnier, pp. 587-8

“V. Toute chose dans laquelle réside immédiatement, comme dans son sujet, ou par laquelle existe quelque chose que nous concevons, c’est-à-dire quelque propriété, qualité, ou attribut, dont nous avons en nous une réelle idée, s’appelle *Substance*...”

- ▷ Descartes, *Réponses aux Seondes Objections, Abrégé géométrique*, Clas. Garnier, pp. 587-8

“VI. La substance, dans laquelle réside immédiatement la pensée, est ici appelée *Esprit*. ...

VII. La substance, qui est le sujet immédiat de l’extension et des accidents qui présupposent l’extension, comme de la figure, de la situation, du mouvement local, etc., s’appelle *Corps*.”

- ▷ Descartes, *Principes*, I,53 :

“Mais, encore que chaque attribut soit suffisant pour faire connaître la substance, il y en a toutefois un en chacune, qui constitue sa nature et son essence, et de qui tous les autres dépendent. A savoir *l’étendue* en longueur, largeur et profondeur, constitue la nature de la substance corporelle ; et *la pensée* constitue la nature de la substance qui pense. Car tout ce que d’ailleurs on peut attribuer au corps, présuppose de l’étendue et n’est qu’une dépendance de ce qui est étendue ; de même, toutes les propriétés que nous trouvons en la chose qui pense, ne sont que des façons différentes de penser. Ainsi, nous ne saurions concevoir, par exemple, de figure, si ce n’est en une chose étendue, ni de mouvement, qu’en un espace qui est étendu ; ainsi l’imagination, le sentiment et la volonté dépendent tellement d’une chose qui pense, que nous ne les pouvons concevoir sans elle. Mais, au contraire, nous pouvons concevoir l’étendue sans figure ou sans mouvement, et la chose qui pense sans imagination ou sans sentiment et ainsi du reste.”

- ▷ Descartes, *Principes*, I,9 :

“Ce que c’est que penser.

Par le mot de penser, j’entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que *nous l’apercevons immédiatement par nous-mêmes* ; c’est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose ici que penser.”

- ▷ Descartes, *Passions de l’âme*, ed. AT, vol. XI, 1967

Article XXX

Que l’âme est unie à toutes les parties du corps conjointement.

Mais, pour entendre plus parfaitement toutes ces choses, il est besoin de savoir que

l'âme est véritablement jointe à tout le corps, et qu'on ne peut pas proprement dire qu'elle soit en quelqu'une de ses parties, à l'exclusion des autres, à cause qu'il est un, et en quelque façon indivisible, à raison de la disposition de ses organes, qui se rapportent tellement tous l'un à l'autre, que lorsque quelqu'un d'eux est ôté, cela rend tout le corps défectueux ; et à cause qu'elle est d'une nature qui n'a aucun rapport à l'étendue, ni aux dimensions, ou autres propriétés de la matière dont le corps est composé, mais seulement à tout l'assemblage de ses organes. Comme il paraît, de ce que l'on ne saurait aucunement concevoir la moitié ou le tiers d'une âme, ni quelle étendue elle occupe, et qu'elle ne devient point plus petite de ce qu'on retranche quelque partie du corps, mais qu'elle s'en sépare entièrement, lorsqu'on dissout entièrement l'assemblage de ses organes."

- ▷ Article XXXI. *Qu'il y a une petite glande dans le cerveau, en laquelle l'âme exerce ses fonctions, plus particulièrement que dans les autres parties.*

Il est aussi besoin de savoir que, bien que l'âme soit jointe à tout le corps, il y a néanmoins en lui quelque partie, en laquelle elle exerce ses fonctions plus particulièrement qu'en toutes les autres. Et on croit communément que cette partie est le cerveau, ou peut-être le coeur : le cerveau, à cause que c'est à lui que se rapportent les organes des sens ; et le coeur, à cause que c'est comme en lui qu'on sent les passions. Mais, en examinant la chose avec soin, il me semble avoir évidemment reconnu, que la partie du corps en laquelle l'âme exerce immédiatement ses fonctions, n'est nullement le coeur ni aussi tout le cerveau, mais seulement la plus intérieure de ses parties, qui est **une certaine glande fort petite**, située dans le milieu de la substance, et tellement suspendue au-dessus du conduit par lequel les esprits de ses cavités antérieures ont communication avec ceux de la postérieure, que les moindres mouvements que sont en elle, peuvent beaucoup pour changer le cours des esprits ; et réciproquement, que les moindres changements qui arrivent au cours des esprits, peuvent beaucoup pour changer les mouvements de cette glande."

- ▷ Article XLI. *Quel est le pouvoir de l'âme au regard du corps.*

...toute l'action de l'âme consiste en ce que, par cela seul qu'elle veut quelque chose, elle fait que la petite glande, à qui elle est étroitement jointe, **se meut en la façon qui est requise pour produire l'effet qui se rapporte à cette volonté.**"

- ▷ Descartes, Méditations VI, De l'existence des choses matérielles, et de la réelle distinction entre l'âme et le corps de l'homme.

Et premièrement, parce que je sais que toutes les choses que je conçois clairement et distinctement, peuvent être produites par Dieu telles que je les conçois, il suffit que je puisse concevoir clairement et distinctement une chose sans une autre, pour être certain que l'une est distincte ou différente de l'autre, parce qu'elles peuvent être posées séparément, au moins par la toute-puissance de Dieu ; et il n'importe pas par quelle puissance cette séparation se fasse, pour m'obliger à les juger différentes. Et

partant, de cela même que je connais avec certitude que j'existe, et que cependant je ne remarque point qu'il appartienne nécessairement aucune autre chose à ma nature ou à mon essence, sinon que je suis une chose qui pense, je conclus fort bien que mon essence consiste en cela seul, que je suis une chose qui pense, ou une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser. Et quoique peut-être (ou plutôt certainement, comme je le dirai tantôt) j'aie un corps auquel je suis très étroitement conjoint ; néanmoins, parce que d'un côté j'ai une claire et distincte idée de moi-même, en tant que je suis seulement une chose qui pense et non étendue, et que d'un autre j'ai une idée distincte du corps, en tant qu'il est seulement une chose étendue et qui ne pense point, il est certain que ce moi, c'est-à-dire mon âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement et véritablement distincte de mon corps, et qu'elle peut être ou exister sans lui.

▷ Arnauld, Quatrième objections

"...afin que la majeure de cet argument soit vraie, cela ne se doit pas entendre de toute sorte de connaissance, ni même de toute celle qui est claire et distincte, mais seulement de celle qui est pleine et entière (c'est-à-dire qui comprend tout ce qui peut être connu de la chose)...

...

Il reste donc encore à prouver que l'esprit peut être pleinement et entièrement entendu sans le corps.

Or, pour prouver cette proposition, je n'ai point, ce me semble, trouvé de plus propre argument dans tout cet ouvrage que celui que j'ai allégué au commencement : à savoir, *je puis nier qu'il y ait aucun corps au monde, aucune chose étendue, et néanmoins je suis assuré que je suis, tandis que je le nie ou que je pense ; je suis donc une chose qui pense et non point un corps, et le corps n'appartient point à la connaissance que j'ai de moi-même.*

Mais je vois que de là il résulte seulement que je puis acquérir quelque connaissance de moi-même sans la connaissance du corps ; mais que cette connaissance soit complète et entière, en telle sorte que je sois assuré que je ne me trompe point, lorsque j'exclus le corps de mon essence, cela ne m'est pas encore entièrement manifeste. Par exemple : Posons que quelqu'un sache que l'angle au demi-cercle est droit, et partant, que le triangle fait de cet angle et du diamètre du cercle est rectangle ; mais qu'il doute et ne sache pas encore certainement, voire même qu'ayant été déçu par quelque sophisme, il nie que le carré de la base d'un triangle rectangle soit égal aux carrés des côtés ; il semble que, par la même raison que propose Monsieur Descartes, il doive se confirmer dans son erreur et sa fausse opinion. Car, dira-t-il, je connais clairement et distinctement que ce triangle est rectangle ; je doute néanmoins que le carré de sa base soit égal aux carrés des côtés ; donc il n'est pas de l'essence de ce triangle que le carré de sa base soit égal aux carrés des côtés.

...

Mais d'où puis-je savoir que je connais mieux la nature de mon esprit, que [cet homme] ne connaît celle de ce triangle ?"

- ▷ Elisabeth à Descartes, 16/V/1643, GF, p. 65 :

“[je vous prie] de me dire comment l’âme de l’homme peut déterminer les esprits du corps, pour faire des actions volontaires (n’étant qu’une substance pensante). Car il semble que toute détermination de mouvement se fait par la pulsion de la chose mue, à manière dont elle est poussée par celle qui la meut, ou bien de la qualification et figure de la superficie de cette dernière. L’attouchement est requis aux deux premières conditions, et l’extension à la troisième. Vous excluez entièrement celle-ci de la notion que vous avez de l’âme, et celui-là me paraît incompatible avec une chose immatérielle.”
- ▷ Descartes à Elisabeth, 28/VI/1643
“...l’âme ne se conçoit que par l’entendement pur ; le corps, c’est-à-dire l’extension, les figures et les mouvements, se peuvent aussi connaître par l’entendement seul, mais beaucoup mieux par l’entendement aidé de l’imagination ; et enfin, les choses qui appartiennent à l’union de l’âme et du corps, ne se connaissent qu’obscurément par l’entendement seul, ni même par l’entendement aidé de l’imagination ; mais elles se connaissent très clairement par les sens. D’où vient que ceux qui ne philosophent jamais, et qui ne se servent que de leurs sens, ne doutent point que l’âme ne meuve le corps, et que le corps n’agisse sur l’âme ; mais ils considèrent l’un et l’autre comme une seule chose...C’est en usant seulement de la vie et des conversations ordinaires, et en s’abstenant de méditer et d’étudier aux choses qui exercent l’imagination, qu’on apprend à concevoir l’union de l’âme et du corps.”
- ▷ D. Chalmers, "Consciousness and Its Place in Nature" reproduit dans D.Chalmers (ed.), *Philosophy of Mind*, Oxford UP, Oxford, 2002, pp. 261-2
“On objecte parfois que des états physiques et mentaux distincts ne pourraient pas interagir parce qu’il n’y aurait pas de nexus causal entre eux. Mais l’une des leçons de Hume et des sciences modernes est qu’il en va de même pour toutes les interactions causales fondamentales, notamment celles de la physique. La science newtonienne ne révèle aucun nexus causal par lequel la gravitation marche ; les lois correspondantes sont simplement fondamentales. Il en va de même pour les lois fondamentales des autres théories physiques. Et il en va de même, on peut le supposer, pour les lois psychophysiques fondamentales : il n’y a pas besoin d’un nexus causal distinct des propriétés physiques et mentales.
- ▷ Leibniz, *Essais de Théodicée* (1710), ed. GF, Paris, 1969 :
“ 60. M. Descartes a voulu (...) faire dépendre de l’âme une partie de l’action du corps. Il croyait savoir une règle de la nature qui porte, selon lui, que la même **quantité de mouvement** se conserve dans les corps. Il n’a pas jugé possible que l’influence de l’âme violât cette loi des corps, mais il a cru que l’âme pourrait pourtant avoir le pouvoir de **changer la direction** des mouvements qui se font dans le corps, à peu près comme

un cavalier, quoiqu'il ne donnât point de force au cheval qu'il monte, ne laisse pas de le gouverner en dirigeant cette force du côté que bon lui semble. Mais comme cela se fait par le moyen du frein, du mors, des éperons et d'autres aides matérielles, on conçoit comment cela se peut ; mais il n'y a point d'instruments dont l'âme se puisse servir pour cet effet, rien enfin, ni dans l'âme ni dans le corps, c'est-à-dire ni dans la pensée, ni dans la masse, qui puisse servir à expliquer ce changement de l'un par l'autre. En un mot, que l'âme change la quantité de la force et qu'elle change la ligne de la direction, ce sont deux choses également inexplicables."

"61. Outre qu'on a découvert deux vérités importantes sur ce sujet depuis M. Descartes, la première est que la quantité de la force absolue qui se conserve en effet est différente de la quantité de mouvement, comme j'ai démontré ailleurs ; la seconde découverte est qu'il se conserve encore la même direction dans tous les corps ensemble qu'on suppose agir entre eux, de quelque manière qu'ils se choquent. Si cette règle avait été connue de M. Descartes, il aurait rendu la direction des corps aussi indépendante de l'âme que leur force, et je crois que cela l'aurait mené tout droit à l'hypothèse de l'harmonie préétablie où ces mêmes règles m'ont mené. Car, outre que l'influence physique de l'une de ces substances sur l'autre est inexplicable, j'ai considéré que, sans un dérangement entier des lois de la nature, l'âme ne pouvait agir physiquement sur le corps."

- ▷ Leibniz (1695), "Système nouveau de la nature et de la communication des substances"

"...Dieu a créé d'abord l'âme, ou toute autre unité réelle de telle sorte, que tout lui doit naître de son propre fonds, par une parfaite spontanéité à l'égard d'elle-même, et pourtant avec une parfaite conformité aux choses de dehors. Et qu'ainsi nos sentiments intérieurs (c'est-à-dire, qui sont dans l'âme même, et non pas dans le cerveau, ni dans les parties subtiles du corps) n'étant que des phénomènes suivis sur les êtres externes, ou bien des apparences véritables, et comme des songes bien réglés, il faut que ces perceptions internes dans l'âme même lui arrivent par sa propre constitution originale, c'est-à-dire par la nature représentative (capable d'exprimer les êtres hors d'elle par rapport à ses organes) qui lui a été donnée dès sa création, et qui fait son caractère individuel..."

...la masse organisée, dans laquelle est le point de vue de l'âme, étant exprimée plus prochainement par elle, et se trouvant réciproquement prête à agir d'elle-même, suivant les lois de la machine corporelle, dans le moment que l'âme le veut, sans que l'un trouble les lois de l'autre, les esprits et le sang ayant justement alors les mouvements qu'il leur faut pour répondre aux passions et aux perceptions de l'âme, c'est ce rapport mutuel réglé par avance dans chaque substance de l'univers, qui produit ce que nous appelons leur communication, et qui fait uniquement l'union de l'âme et du corps."

- ▷ Leibniz (1696), Lettre au *Journal des savants* dans *Système nouveau de la nature et de la communication des substances et autres textes, 1690-1703*, Paris : GF-Flammarion

Figurez-vous deux horloges ou deux montres, qui s'accordent parfaitement. Or cela se peut faire de *trois façons*. La première consiste dans l'influence mutuelle d'une horloge sur l'autre ; la seconde dans le soin d'un homme qui y prend garde ; la troisième dans leur propre exactitude.

...

Mettez l'âme et le corps à la place de ces deux horloges. Leur accord ou sympathie arrivera aussi de ces trois façons. La *voie de l'influence* est celle de la Philosophie vulgaire ; mais comme on ne saurait concevoir des particules matérielles, ni des espèces ou des qualités immatérielles, qui puissent passer de ces substances dans l'autre, on est obligé d'abandonner ce sentiment. La *voie de l'assistance* est celle du système des causes occasionnelles ; mais je tiens que c'est faire venir *Deum ex machina*, dans une chose naturelle et ordinaire...Ainsi il ne reste que mon Hypothèse, c'est-à-dire que la *voie de l'harmonie préétablie* par un artifice divin prévenant, lequel dès le commencement a formé chacun de ces substances d'une manière si parfaite et réglée avec tant d'exactitude, qu'en ne suivant que ses propres lois, qu'elle a reçues avec son être, elle s'accorde pourtant avec l'autre : tout comme s'il y avait une influence mutuelle, ou comme si Dieu y mettait toujours la main au-delà de son concours général."

- ▷ Descartes, *Discours de la méthode*, 5ème partie

Et je m'étois ici particulièrement arrêté à faire voir que s'il y avoit de telles machines qui eussent les organes et la figure extérieure d'un singe ou de quelque autre animal sans raison, nous [186] n'aurions aucun moyen pour reconnoître qu'elles ne seroient pas en tout de même nature que ces animaux ; au lieu que s'il y en avoit qui eussent la ressemblance de nos corps, et imitassent autant nos actions que moralement il seroit possible, nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnoître qu'elles ne seroient point pour cela de vrais hommes : dont le premier est que jamais elles ne pourroient user de paroles ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées : car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, et même qu'elle en profère quelques unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes, comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on lui veut dire ; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et choses semblables ; mais non pas qu'elle les arrange diversement pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueroient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvroit qu'elles n'agiroient pas par connoissance, mais seulement par la disposition de leurs

organes : car, au lieu que la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes [187] de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière ; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie de même façon que notre raison nous fait agir. Or, par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connoître la différence qui est entre les hommes et les bêtes. Car c'est une chose bien remarquable qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans en excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire il n'y a point d'autre animal, tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes : car on voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils lisent ; au lieu que les hommes qui étant nés sourds et muets sont privés des organes qui servent aux autres pour parler,- autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui étant ordinairement avec eux ont loisir d'apprendre leur langue. Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout : car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour savoir parler ; et d'autant qu'on remarque de l'inégalité entre les animaux d'une même espèce, aussi bien qu'entre les hommes, et que les uns sont plus aisés à dresser que les autres, il n'est pas croyable qu'un singe ou un perroquet qui seroit des plus parfait. de son espèce n'égalât en cela un enfant des plus stupides, ou du moins un enfant qui auroit le cerveau troublé, si leur âme n'étoit d'une nature toute différente de la nôtre. Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvements naturels, qui témoignent les passions, et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux ; ni penser, comme quelques anciens, que les bêtes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage. Car s'il étoit vrai, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nôtres, elles pourroient aussi bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables. C'est aussi une chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui témoignent plus d'industrie que nous en quelques unes de leurs actions, on voit toutefois que les mêmes n'en témoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car à ce compte ils en auroient plus qu'aucun de [189] nous et feroient mieux en toute autre chose ; mais plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la nature qui agit en eux selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'un horloge, qui n'est composé que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence.

▷ Descartes, "Lettre au Marquis de Newcastle. 23 novembre 1646", AT-IV, pp. 568-76

« Pour ce qui est de l'entendement ou de la pensée que Montaigne et quelques autres attribuent aux bêtes, je ne puis être de leur avis. Ce n'est pas que je m'arrête à

ce qu'on dit, que les hommes ont un empire absolu sur tous les autres animaux ; car j'avoue qu'il y en a de plus forts que nous, et crois qu'il y en peut aussi avoir qui aient des ruses naturelles, capables de tromper les hommes les plus fins. Mais je considère qu'ils ne nous imitent ou surpassent, qu'en celles de nos actions qui ne sont point produites par nos pensées ; car il arrive souvent que nous marchons et que nous mangeons, sans penser en aucune façon à ce que nous faisons ; et c'est tellement sans user de notre raison que nous repoussons les choses qui nous nuisent, et parons les coups que l'on nous porte, qu'encore que nous voulussions expressément ne point mettre nos mains devant notre tête, lorsqu'il arrive que nous tombons, nous ne pourrions nous en empêcher. Je crois aussi que nous mangerions, comme les bêtes, sans l'avoir appris, si nous n'avions aucune pensée ; et l'on dit que ceux qui marchent en dormant, passent quelquefois des rivières à la nage, où ils se noieraient étant éveillés. Pour les mouvements de nos passions, bien qu'ils soient accompagnés en nous de pensée, à cause que nous avons la faculté de penser, il est néanmoins très évident qu'ils ne dépendent point d'elle, parce qu'ils se font souvent malgré nous, et que, par conséquent, ils peuvent être dans les bêtes, et même plus violents qu'ils ne sont dans les hommes, sans qu'on puisse, pour cela, conclure qu'elles aient des pensées.

Enfin il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puisse assurer ceux qui les examine, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, exceptées les paroles ou autres signes faits à propos des sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion. Je dis les paroles ou autres signes, parce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix ; et que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets, sans exclure celui des fous, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il ne suive pas la raison ; et j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune passion, pour exclure non seulement les cris de joie ou de tristesse, et semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux ; car si on apprend à une pie à dire bonjour à sa maîtresse, lorsqu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolation¹ de cette parole devienne le mouvement de quelqu'une de ses passions ; à savoir, ce sera le mouvement de l'espérance quelle a de manger, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque friandise, lorsqu'elle l'a dit ; et ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux et aux singes, ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance, ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans aucune pensée. Or il est, ce me semble, fort remarquable que la parole, étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul. Car, bien que Montaigne et Charon aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eut point de rapport à ses passions ; et il n'y a point d'homme si imparfait, qu'il n'en use ; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent

point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les organes leurs manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient. »

▷ Chomsky, *Le langage et la pensée*

“La discussion de ce que j'ai appelé “l'aspect créateur de l'utilisation du langage” tourne autour de trois observations importantes. La première est que l'utilisation normale du langage est novatrice en ce sens qu'une grande part de ce que nous disons en utilisant normalement le langage est entièrement nouveau...”

...l'utilisation normale du langage n'est pas seulement novatrice et d'une étendue potentiellement infinie, elle est aussi libre de tout contrôle par des stimuli décelables, qu'ils soient externes ou internes...

Et la discussion cartésienne des limites de l'explication mécaniste révéla une troisième propriété de l'utilisation normale du langage, c'est-à-dire sa cohérence et son “adéquation à la situation” - ce qui est bien sûr entièrement différent du contrôle par des stimuli externes.”

2 Références

2.1 Descartes

2.2 oeuvres de Descartes

- Descartes, *Méditations métaphysiques*, dans *Oeuvres philosophiques*, (ed. F. Alquié), II, Clas. Garnier, Paris, 1996 {♥}
- Descartes, *Passions de l'âme*, ed. AT, vol. XI, Paris, 1967 {♥}
- Descartes, *Principes de la philosophie* (1644), I, Vrin, Paris, 1989 {♥}
- Descartes, *Correspondance avec Elisabeth*, GF, Flammarion, 1989, Paris {♥}
- Descartes, “Lettre au Marquis de Newcastle. 23 novembre 1646”, AT-IV, pp. 568-76

2.3 commentaires

- J. Almog (2002), *What Am I? Descartes and the Mind-Body Problem*, Oxford : Oxford UP
- J. Broughton & J. Carriero (eds) (2008), *A Companion to Descartes*, Oxford : Blackwell
- J. Cottingham (ed.) (1992), *The Cambridge Companion to Descartes*, Cambridge : Cambridge UP
{en particulier, chap. 15, 22, 23 }
- M. Guérout, *Descartes selon l'ordre des raisons*, 2 vol., Aubier, 1968 {¥}

2.4 oeuvres de Leibniz

- Leibniz (1685), *Discours de métaphysique*, Paris : Vrin, 1994
- Leibniz (1695), "Système nouveau de la nature et de la communication des substances", dans *Système nouveau de la nature et de la communication des substances et autres textes, 1690-1703*, Paris : GF-Flammarion {cf. http://fr.wikisource.org/wiki/Syst%C3%A8me_nouveau_de_la_nature }
- Leibniz (1696), "Eclaircissement du nouveau système de la communication des substances" dans *Système nouveau de la nature et de la communication des substances et autres textes, 1690-1703*, Paris : GF-Flammarion
- Leibniz (1710), *Essais de Théodicée*, Paris : GF Flammarion, 1969

2.5 discussions contemporaines sur le dualisme

INTRODUCTIONS : Braddon-Mitchell & Jackson (1996), **chap.1** ; Crane (2001), **chap. 2** ; Kim, **chap. 2** ; Rey (1997), **chap.2**

- Chalmers, D. (2002) "Consciousness and Its Place in Nature" reproduit dans D.Chalmers (ed.), *Philosophy of Mind*, Oxford UP, Oxford, 2002
- Robinson, H. (2003) "Dualism", The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Fall 2003 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <http://plato.stanford.edu/archives/fall2003/entries/dualism/>.

2.6 sur la causalité mentale et la complétude de la physique

INTRODUCTIONS : Crane (2001), **chap. 2** ; Kim, **chap.7**

- Robb D. & Heil, J. (2005) "Mental Causation", The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Spring 2005 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <http://plato.stanford.edu/archives/spr2005/entries/mental-causation/>
- Kim, J. (1998b) *Mind in a Physical World*, MIT Press, A Bradford Book, Cambridge (Mass.)
- Papineau, D. (2002) *Thinking about Consciousness*, Clarendon Press, Oxford, {chap. 1 et Appendice}